

Préhistoire et tourisme, des noces de raison

L'influence du tourisme sur la préhistoire a longtemps embarrassé les scientifiques. C'est pourtant en aménageant intelligemment les rapports entre ces deux notions, que le Périgord conservera son aura planétaire. Le Pôle international de la Préhistoire s'y attache, au service d'un public de plus en plus en demande de séjours culturels.

Une station préhistorique

Dès les premiers coups de pioche au XIX^e, pour exhumer, loin des précautions contemporaines, les ossements et les objets quotidiens de nos ancêtres du Paléolithique, les deux notions naissantes de préhistoire et de tourisme, en vinrent à s'acoquiner par nécessité. L'arrivée, en 1863, du chemin de fer sur la commune de Tayac – qui ne se transforma qu'en 1905 en Eyzies-de-Tayac – constitue le véritable point de systématisation de cette union, parfois mal vécue par les scientifiques. Une « station préhistorique » se crée, à l'image des stations de sports d'hiver, des hôtels sont construits pour faire face à l'afflux des curieux, attirés par la réputation naissante des parages de la Vézère, où de stupéfiants trésors ne cessent d'être mis au jour.

La découverte de l'abri Cro-Magnon confirme avec éclat Tayac dans son statut de capitale de la préhistoire. Mêlés aux touristes avertis, d'autres visiteurs sont bien décidés à ramener dans leurs bagages une collection de bifaces, un tibia argileux ou, mieux, un crâne jauni par les millénaires qui fera son petit effet dans les vitrines parisiennes. La science préhistorique est alors souvent ballottée dans une bousculade mercantile. On a tendance, avec le recul, à stigmatiser ces marchands du Temple, ils sont pourtant avant tout d'authentiques passionnés, qui firent eux aussi avancer les connaissances en la matière, certes avec une frénésie parfois préjudiciable à la rigueur nécessaire.

La sanctuarisation des vestiges n'est pas encore la règle, les sites ne connaissent pas une exploitation maîtrisée. Les fouilles de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècles se déroulent en pleines tensions sociales et intellectuelles, sur fond de guerre larvée et de séparation des Églises et de l'État, même si paradoxalement, beaucoup de chercheurs de renom qui secouent les dogmes poussiéreux portent eux-mêmes soutane, comme l'abbé Breuil. Deux événements vont sceller définitivement le rapprochement entre préhistoire et tourisme, sous l'impulsion de Denis Peyrony, instituteur aux Eyzies et figure majuscule de la recherche préhistorique. En 1920, soucieux de vulgariser ses travaux et ceux de ses confrères, il fait électrifier la grotte de Font-de-Gaume pour faciliter son accès au public, puis en 1923, il inaugure le Musée de la Préhistoire, dont il sera le conservateur originel. Le musée s'affiche en point d'orgue d'une nouvelle conception du patrimoine, qui vise à le conserver sur place pour en éviter la dispersion. Symbole de cette fusion entre science et tourisme, Denis Peyrony, fondateur du Musée, l'est également du syndicat d'initiative des Eyzies.

Près du Musée national, un centre d'accueil de 3 000 m²

On pourrait croire que depuis lors, les rapports entre préhistoire et tourisme se sont normalisés, pourtant, si l'on en croit Jean-Luc Delord, directeur du Pôle international de la Préhistoire, les préjugés ont la vie dure. « Il y a peu encore, quand on parlait du tourisme dans les milieux de la préhistoire, on avait l'impression de dire un gros mot. Pourtant, si on ne prend pas en compte le tourisme, il nous manque un énorme pan de notre activité. » Le mot préhistoire recouvre autant la période historique qui précède l'écriture, que la science qui étudie les faits concernant cette période, amalgame peut-être à l'origine d'une première perplexité identitaire. La science préhistorique ne s'est constituée qu'à partir d'une multitude

d'autres sciences, et ne doit sa notoriété qu'au développement du tourisme. Elle souffre aussi d'un déficit de visibilité, ses trésors, à l'inverse des monuments les plus connus, nécessitent la médiation de guides pour être révélés aux yeux de tous.

En Dordogne, la relation entre tourisme et préhistoire semble naturelle depuis des décennies, pourtant la création récente du P.I.P., avec l'apparition aux Eyzies d'un vaste centre d'accueil, de coordination et d'incitation aux divers parcours en vallée Vézère, marque la naissance d'une nouvelle ère, structurée autour d'une salutaire vision d'ensemble. « Il faut donner envie aux gens, aux familles, de séjourner ici plus longtemps, et pas seulement en haute saison », insiste Jean-Luc Delord. « Nous n'accueillerons jamais un tourisme de masse, poursuit Gilles Muhlach, chargé de mission tourisme au P.I.P. Nous devons prendre en compte l'harmonie du développement local tout au long de l'année, en ne perdant pas de vue que notre patrimoine appartient à l'humanité tout entière. L'idée maîtresse du P.I.P. est donc de rendre accessible à tous les publics ce patrimoine universel. » Cette éthique implique, outre un travail d'ingénierie culturelle, l'élaboration d'un référentiel commun, concrétisation d'une synergie entre des sites qui fonctionnent parfois selon des paradigmes économiques éloignés, depuis la gestion familiale ancestrale jusqu'aux méthodes modernes de management. En point de mire d'étapes toujours franchies dans la concertation, l'obtention d'un label national « Qualité Tourisme ». Les bords de l'union féconde entre préhistoire et tourisme pourront alors être définitivement publiés, sans fausse pudeur.

Hervé Brunaux, écrivain